

Les fissures de l'aube

Témoignages poétiques

Collection dirigée par
Philippe Tancelin

Parce que la langue poétique constitue une exploration, elle revêt parfois son visage de « témoin » des chamboulements de notre société, des mondes qui nous entourent, au gré des voyages, des rencontres. Parce qu'elle explore l'intime, qu'elle épouse une fonction dénonciatrice ici et ailleurs, elle bouleverse aussi notre vision du politique. Accueillons ces textes qui nous aident à cheminer et modifier notre regard...

Déjà parus

Monique CHARLES-PICHON, *On habiterait le monde*, 2018.

Franck ADANI, *Exil infini retour*, 2018.

Jean-Pierre BIGEAULT, *L'oiseau de feu*, 2018.

Yannette, *Herbiers du Tendre suivi de Gemmes d'amour*, 2018.

Showell Rhoubirdsontz ESTIMPHIL, *Fragments d'aube*, 2018.

Vincent BOUTON, *Broyeurs de noir*, 2018.

Serpilekin ADELINE TERLEMEZ, *entre ciel et terre, poésie réfléchie*, 2018.

François COUDRAY, *l'enfant de la falaise*, 2018.

Philippe SABOURDY, *Flaque de plomb*, 2018.

Jean-François GOMEZ, *Blessures et lumière, Nouveaux chants d'exil*, 2018.

Mattia SCARPULLA, *Hallucinations désirées et origines en fuite*, 2018.

Michel COSEM, *Écho de braise et de cigale*, 2018.

Hélène DUBOIS NICHOLSON, *Les pages du ciel*, 2017.

Barbara LE MOËNE, *Lieux. Exils, voyages*, 2017.

Jean-Pierre BIGEAULT, *L'enfance du sexe*, 2017.

Pierre GOLDIN, *De l'excellence du jardin ou comment espérer tutoyer le soleil*, 2017.

Fisso REYNAUD, *Bonheur à perte de vie*, 2017.

Michel COSEM, *Les mots de la lune ronde*, 2017.

Alain Fleitour

Les fissures de l'aube

L'Harmattan

Publications

Textes poétiques

L'amour en jachère Ed St Germain des Prés 1981

Jeanne ou les chemins du silence, Livre d'artiste
et *Exister*, Livre d'artiste 2009

Livres d'artiste réalisés par Mme Joëlle Grimoud, artiste-peintre

Autre

Aux éditions Masson

Gestion financière et Mutations Économiques 1984

Revue *L'Actualité Fiduciaire* N°673
(La communication des entreprises
va devenir numérique) 1985

La Vague, estampe de Alain Fleitour.
Élève de Wenjue ZHUANG

© L'Harmattan, 2019
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.editions-harmattan.fr>

ISBN : 978-2-343-16305-5
EAN : 9782343163055

Jacques Prévert Il n'entend plus la voix des arbres
n'entend plus leurs chansons
dans le vent.

Arbres

Patrick Modiano Nos vies ne sont-elles pas aussi
rapides à se dissiper dans le soir,
que ce chagrin d'enfant.

Rue des Boutiques Obscures

Alain Borne Penser à toi,
Reste mon silence le plus précieux,
Le plus long, le plus orageux
silence.

Treize 1955

Albert Camus Au milieu de l'hiver, j'apprenais
enfin qu'il y avait
en moi un été invincible.

L'Été

À toutes mes familles

À mon épouse Annick Rioche

Mes enfants : Thomas, Priscille, Katell, Jean-Baptiste

Épouses(x) : Rozenn, Olivier, Carlos, Sophie

Mes petits-enfants : Victor, Gaspard, Camille,
Jeanne Clémence, Élise, Céleste, Louise, Malo,
Arthur, Zélie, Manoa.

Préface de l'auteur

Ce point orange qui clignote c'est moi. J'ai voulu devenir le témoin de mon temps, de mon histoire, témoigner de mes émerveillements, de mes déchirures. J'ai voulu écrire des textes qui se lisent librement et vont de la vie à la mort et de l'inéluctable à la renaissance. *Nos vies ne sont-elles pas aussi rapides à se dissiper dans le soir, que ce chagrin d'enfant, suggère Patrick Modiano.*

Le langage poétique par son caractère intimiste me permet au départ d'une expérience personnelle d'attirer le regard sur le fond que les êtres humains ont en commun. Souvent je me suis laissé guider par l'émotion. Celle qui sculpte le souvenir avec vigilance, celle qui puise sa force dans le passé pour renaître sous la forme de mots qui je l'espère parleront aux lecteurs le plus naturellement possible.

Pas de phrases pour les pierres, pas de longs discours aux arbres dans une langue savante, hermétique, refermée sur elle-même. Je n'ai point voulu me figer dans une posture intellectuelle qui m'écarterait de mes semblables car je ne suis qu'un passeur, un sherpa portant leurs mots, dévisageant les frontières, interrogeant les gouffres, annihilant le néant.

Je suis un explorateur parti à la découverte du point brûlant de son langage qui servirait de socle, de racine commune à tous les autres voyages. Je ne fais que passer comme l'ont fait mes parents, nos ancêtres. Les mots de mes récits avancent avec l'espoir vers l'espoir même s'il s'avère que parfois, ils résonnent comme mes pas dans

la neige. Qui les entendra avant qu'ils ne retournent à la blancheur de leur naissance ?

L'origine de ma vie, le passé, le présent dans lesquels s'inscrit l'histoire de ma famille témoignent des voyages et des errances, des quêtes qui motivent les peuples de la Terre à se rencontrer, et à se reconnaître. Mon Amour, ma compagne venue d'une oasis m'aide dans ma traversée des déserts. Les mots que j'ai le plus choyés sont « Tu viens ? ». Le doute de la question soudain s'évapore : nous partons. L'âme sœur n'avance pas dans l'ombre, elle éclaire les voies. Elle partage les avancées, les chutes, les retards avec une patience qui ne se démonte pas. N'est-il pas essentiel de la chanter ? D'inviter les mots à danser autour de l'amour et de revenir à la nature originelle de la poésie ?

Dans le tamis de mes lectures revient toujours le mot VIVRE. Vivre chez Paul Verlaine, vivre chez Alain Borne, chez Anton Tchekhov, chez Albert Camus. Vivre afin de découvrir les déclinaisons colorées, les émois, d'extraire des expériences le pouvoir créatif et puiser la force de contourner les affres.

Dans le frémissement des aubes, retrouver le courage d'avancer malgré les douleurs inhérentes à la vie, avancer sur son chemin malgré la maladie de Charcot, malgré la maladie d'Alzheimer qui frappent les nôtres, avancer malgré les deuils qui accablent nos enfances. Courir, haleter, se déployer, découvrir des îles, traverser des pays, écrire ces rencontres, et témoigner de l'absurde naufrage d'un cargo, ou de la beauté des ciels du Connemara.

La Roche Écrite porte depuis l'aube du 22 octobre 2002 le nom d'un jeune Hollandais. Le Tremblement de Terre de Baam, comment oublier la ville de Baam, et toutes ces nuits grelottantes qui engloutissent les enfants? Comment se taire face aux crimes contre l'humanité? En Syrie et sur d'autres théâtres, des hommes ordinaires se désespèrent. Confronté à cela, j'ai ressenti l'urgence des mots car il faut rompre les silences complices, il n'y a que de vaines explications pour justifier certains actes de guerre, aucun pardon possible.

C'est ainsi que le cri de Primo Lévy dans "*Si C'est un Homme*" comme le martyr de Bobby Sand résonnent également dans mes textes.

J'ai voulu qu'on entende en mes poèmes l'écho de toutes les voix humaines par delà le fait de la race, de la religion, de l'appartenance à une minorité.

J'ai souhaité ouvrir une brèche, mettre en lumière, déclarer à la blancheur du jour, ou désigner dans la noirceur des nuits des mots limpides s'imbriquant en des textes courts qui touchent à l'essentiel.

Mes textes ne sont pas dépourvus de noirceur, de mélancolie. On se confronte inévitablement à ses démons. La musique a pour vertu d'adoucir la tristesse, d'apaiser le vague à l'âme et de faire vibrer nos cordes sensibles à son rythme.

C'est pour cette raison que j'ai songé à faire accompagner ces textes par le violoncelle de Bruno Cocset afin de les nourrir dans leur chair, dans leur

calligraphie, sustenter les poèmes de leurs racines à leurs inflorescences du souffle coloré d'émotions pures que suscite la musique. Parfois en sont soulignées les zones sombres, parfois se réveillent des clartés que je ne soupçonnais pas.

A la fulgurance de l'interprétation de la pièce de musique *La Nascita del Violoncello* de Domenico Gabrieli d'une mélodie exceptionnelle se mêle la voix d'Emmanuel Jolivet libérant de mes textes une version épurée et fluide. S'opère grâce au travail de ces deux artistes une renaissance continuelle à la vie, à ses lectures plurielles pour en faire finalement une ode à la créativité.

Alain Fleitour, Vannes 17 octobre 2018.

PARTIR



Les bernaches

les bernaches prennent leur envol
C'est le printemps
Ça cancanne au marais.

Ils sont partis, avant nous

Ils sont tous là sur la photo sépia
mes parents et mes grands parents,
c'est la photo du mariage de mes parents en 1936,
leurs congés payés,
comment parler de ces visages que je n'ai pas choyés ?

En décembre 1951, mon frère a presque 2 ans,
il ne sait pas encore,
que Louise Toulgoat a une sœur Anna Toulgoat.
Louise décède le 11 décembre 1951.

Anna sera notre refuge à Neuilly, dans l'Orne !
Jean le Ferrec l'œil coquin et la gouaille bretonne
s'éteint 3 mois après, le 10 février.

Sa femme Marie Louise fera un deuil de 20 mois
avant de partir avec discrétion le 2 septembre 1953,
Marie Louise rehaussée de sa coiffe de Cornouailles
son sourire espiègle inaltérable aux lèvres.

Ma grand-mère, ma Doué, se riait de l'été.

Guillaume Fleitour, six mois après fera une erreur,
lui le cheminot, une erreur d'aiguillage.

Chantal s'est éteinte le 20 janvier 1955.

Ma petite sœur ne pourra jamais dire papa
apprendre nos prénoms,

Chantal, comme un refrain, un rite,

Chantal que l'on priait chaque soir.

Maman est partie, le 21 février 1955,
partie sans nous prévenir,
sans nous laisser un mot.

Ils ont 5, 6, et 8 ans, ils partiront pour quelques mois.
Les chandails tout neufs qu'ils ont sur leurs épaules,
ne les réchauffent pas.

Les personnes en noir sont parties.
Apprendre le silence.
Chaque dimanche on priait maman au cimetière,
apprendre notre repentir.

Tu viens

Tu viens des sables
Des vents brûlés par le soleil
Des ciels chauffés à blanc
Des nuits peuplées d'étoiles
Quand les rêves berçaient la jeunesse de tes pères
Tu viens des mains tremblantes qui te portaient
Des ombres douces
D'une oasis où l'eau est une délivrance
De celui qui t'a apaisé
Tu viens des regards douloureux
Des baisers qui les ont éblouis
Des doigts qui les ont séparés
Tu es de leurs départs de leurs retours
Tu es de leurs retrouvailles
De leur voyage au-delà de la mer
Des terres perdues, de la mémoire trompée
Tu viens des herbes sauvages
Saturées de brûlures
Tu viens des ciels trop bleus, trop durs
Dans l'émerveillement des vols d'oiseaux
Tu viens des douleurs de l'aube et du couchant.

L'errance

De leurs douleurs suintait la pluie.
Leurs mains violacées tournaient à l'orage
des aurores grises, les gardes à vue
où l'horizon fuyait à perte de vue.

Leurs cœurs de terre balbutiaient
des lendemains fiévreux
aux illusions brûlées,
les regards s'égarèrent, vacillaient.

Portés par l'espoir, d'un camion, d'une remorque,
par l'espoir ténu d'un passeur,
les yeux plissés de noirceur,
le ventre s'habille de cercueil.

Ils ont la couleur des âmes errantes.
Ils ne leur restent que des photos vieilles,
sépias aux trames jaunies.
Leur île est si lointaine.

Un bateau,
épave emmaillotée de linceuls,
dérive
la famille lave ses rêves de fraternité.
L'espoir se couche entre les vents et les marées.

Un fol espoir

La mer se lasse,
s'endort dans un calme boudeur
le ciel descend,
la pétrole.
La nuit mange l'horizon devenue indigo.
Les cormorans se camouflent
dans le tabac du ciel.
Tout est celé, calfeutré, masqué.
Une nouvelle nuit de torpeur.

Le sommeil fuit,
c'est de l'intérieur que tout s'agite en avalant les vagues
les remords, les images, les odeurs de souvenirs défaits.
Tenir encore.
Les premières bouffées de froid blessent les reins,
l'humidité, le froid, le sel,
puisés dans les épreuves
fendent les gerçures.

Les bruits enflent, le vent s'est noué, sournois,
le bateau gîte à nouveau,
avance dans une mer qui disjoncte,
le ciel se disloque, blanc d'écumes.
On ne peut plus réprimer la peur.

La mer se déchaîne dans le silence des hommes,
les femmes et les enfants se serrent,
une psalmodie s'ouvre sur les lèvres des femmes
au rythme de la houle,
amplifie la fièvre
dompte le flot
perce le ciel.

EXISTER

存

L'oiseau Bleu

Une branche de prunier
Un bouton éclos
L'oiseau bleu.

Exister Encore

À Pierre Luc

Avec mes yeux je vois mes mains
Celles qui écrivaient et modelaient la glaise
Juste le bout de mes doigts
Bouge encore

Avec mes yeux je vois le monde
Didier dans son fauteuil
Mon ami sa vie
La raconter encore

Avec mes yeux j'irai voir la mer
Je penserai à mes années
Je voyagerai vers les étoiles de Compostelle
Où exister encore

Avec mes yeux je bois l'écran lumineux
Et vos farces qui défilent
Et je ris de mes yeux
Et pleure encore

Avec mes yeux je vois la mer
Et du bout de mon doigt je rêve
Je ferme les yeux
J'existe encore.

Il neige

Au ciel gris de l'aube,
les premières neiges
lissent les bruits entre les trames du rêve.
Sur le grand lac gelé de nacre doux,
à l'aube fraîche des noces,
ton corps nouait d'étranges lianes entre le ciel et l'eau.

Dans le livret du jour,
ton corps drapé de dahlias blancs y jouait de blanches
fêtes,
enneigeant tes désirs d'enfant.

Au ciel sourd de l'aube,
les premières neiges
une neige de silence,
d'attentes cruelles au cœur des femmes
aux ventres doux
tissés de sang.

Puis vinrent, des plumes étranges de duvets blancs,
aux noms d'enfants.

Il neige dans ma mémoire, on l'appelait
flocon d'argent.
Il neige sur les statues des dieux de fontes
Leurs yeux s'enroulent de larmes blanches.

Ne me cherche plus

À Chantal

Ne me cherche plus
Je n'ai laissé aucune trace
Terni aucune pierre permis aucun pleur
Depuis ce jour où les bras qui me tenaient éveillé
Se sont assoupis
Depuis ces jours où le bleu de mes yeux
S'éteignait dans les siens
Depuis le jour où ma bouche n'a plus croisé son regard
Mes mains palpé son sein.

Ne me cherche plus
Je suis chacun de tes gestes je suis ton sang
Je frémis sur tes lèvres j'éclaire ton souffle chaud.

Un chant fait tressaillir tes paupières
Le chant de nos prénoms
Indissolubles assoiffés
Comme deux noms vivants.

Ne me cherche plus
Ce soir tes bras me tiennent éveillé
Tes yeux me noient de ciels
Je suis un soupir dans la gamme des souvenirs
Au matin tu me ravives dans le ruisseau du soleil
Au murmure de ton chant.

Je goûte tes mots
Dis-moi encore petite sœur
Protège-moi
Écris-moi les mots du ciel.

Cette Voix dans la nuit

Cette voix dans la nuit
Certaines nuits sans lune
Quand la terre gèle
Un cri de rage qui glace le sang

Cette voix de mon frère
Certaines nuits s'étouffe
En longs sanglots
La nuit est sourde l'hiver

Un nom que l'on fredonne
Certaines nuits
Une prière peut être
Cette voix qui s'épuise

Un appel incessant
Certaines nuits surgit
L'appel à sa mère
Après de si longs silences

Ce nom trop familier
Certaines nuits
M'empêche de dormir
Quand je suis épuisé au milieu des étoiles.

LES COULEURS



Le Coquelicot

A l'aurore le coquelicot
frêle et innocent s'ouvre brûlant
meurt dès qu'on le cueille.

Aux Couleurs de l'automne

Caressé par les brises
Je retiens les essences
Du silence
Je respire
Des souvenirs de fleurs
Et ployant et déployant mes branches
Un frisson m'éclabousse

Ma parure feuillue
Roule sur les tons de l'automne
Et mes couleurs s'enflamment
Les marrons se mêlent aux jaunes
Et l'ocre se fait une robe
Plissée de nervures fluviales
Aux détours parcheminés
Toutes mes ombres en friche dansent

Au bout de mes doigts une feuille
Folle
Déploie ses bruns
En touches brûlées de terres
Rompt sa ligule
Se détache libre
Le vent enfin flirte avec ses dentelles
Son limbe à peine fardé rougit
L'iode s'épuise
Et déjà la farandole s'étire

Mes yeux rougis s'étiolent
Et sur ma joue je sens couler
Une goutte de sève
Qui s'envole
Ces mots qui me disent
C'est le vent
C'est le vent Jeanne qui t'emporte
C'est ma vie qui se blesse
Aux couleurs de l'automne.

Couleurs de vie

Châtaigne les yeux d'Isham
Orge les mèches de Michel
Ébène les nattes de Wenjue
Coquelicot les lèvres de Carrie
Sépias les prunelles de Zulan
Miel la frange d'Angela
Prunes les boucles de Maryam
Ambrées les tresses de Kaouther
Vanillés les bras de Julian
Hortensias les pupilles de Marien
Roses de Noël les joues d'Hannah
Chocolats les joues de Kadhy
Toutes leurs mains lancent des pétales de rires
Petits cerfs volants brillants
Éclats de soleil dans ce ciel d'azur.

Un Visage

À Brice Lemonnier

Il y avait quelque chose
Sur son visage qui avait l'air peint
Quelque chose d'immuable
Malgré le mouvement de ses yeux
Une immobilité comme dans un portrait
Où chaque touche de couleur dessine
Une émotion une lueur retenue
Que la pluie rend transparente

Des gouttes d'eau vibraient
Ou peut-être ses larmes
Comme un léger brouillard poudré
Donnant à ses traits une tristesse infinie
Ses yeux bleuis perdaient de leur intensité
Devenant gris perle
Gorgés d'une douleur indicible et lointaine.

Des parcelles d'épaves de toutes les couleurs
Semblaient s'envoler
Emportant
Avec elles le marin perdu.

DECOUVRIR



Orages

L'été et les fleurs sont coquettes

La montagne est belle

Orage drame beauté.

Une Quête

Je n'ai jamais tant couru
Me déportant
D'un bout à l'autre de l'île de la fournaise
D'une aile à l'autre de mon esprit
Tel un exilé
Comme une quête

Je n'aurais jamais tant couru
Tant recherché d'une crête à l'autre
L'exode du temps
Où le passé viendrait mourir
C'est l'espace qui s'enfuira
Inexorablement

Je n'aurais jamais tant couru
Tant de chemins inachevés
Sans apercevoir une halte
Un point de chute
Pour retrouver l'autre rive
Comme une mer promise

Nous n'aurons jamais tant couru
Au-delà de nos êtres et de nos bruits
Hors piste déracinés
Sans retrouver nos rêves un abri
Notre silence.

La diagonale des Fous
La réunion 10ème édition 2002

La Roche Écrite

La course nous portait
Aux premiers pas de l'aube
Inlassablement
Depuis le pied de la Fournaise.

Une halte à peine à Cilaos
Pour aller au bout du jour
Avant que les rêves ne se dérobent
Avant que la peur ne nous surprenne.

Dans la bruine et le froid
Il nous fallait franchir le col des fourches
Comme un rituel
Pour grimper infiniment.

Nos pas heurtaient la nuit
Les foulées s'endormant dans le silence des cirques
On se lavait avec l'aurore
Aux bruits de l'humidité.

La roche écrite s'élevait, verticale
Étrange dans son sommeil
L'aube silencieuse
Le réveil s'éternisait le long d'un vertigineux rempart.

Plus loin plus haut encore
Un pas de plus un pas de trop
Le vide
C'est le vide qui répondra aux cris de notre ami.

Ce matin-là dans le ciel limpide de Salazie
Un rayon lumineux
Sur la roche écrite
Imprima son nom.

Hommage à Guus Smit jeune coureur hollandais
La diagonale des Fous
La réunion 10ème édition 2002

LA MAIN



l'écureuil

Dans la main du sage
L'écureuil apprend
La patience.

Je te demande ta main

J'ai suivi ta main et le chemin où tu allais,
quelques pas, pour savoir où j'irai,
c'est peut-être ton rire qui m'a retenu.

Un jour je la tiendrai ta main,
j'aurai tant de chose à lui dire,
et tant de choses à guérir.

Il y a des mains qui apaisent
aux doigts de glaise
des mains aux doigts si fins.

Comment savoir si de l'autre côté du chemin
nos mains vont se lier ?
Et parcourir nos corps sans se blesser.

Tu guideras nos doigts
n'est-ce pas.
J'aime ta main et l'inconnu.

De tes doigts diaphanes je guiderai ta main,
mais à toucher ton corps
ma main saura-t-elle en trouver le chemin ?

Je penserai à ce temps-là,
où tu m'as retenu et si longtemps tenu,
le jour où j'ai demandé ta main.

*La main des roches sèches,
la main de Kerouac*

Ses doigts flambent dans le soir
Embrasant la dune des Roches Sèches
Déjà noyée par le couchant
C'est la main liberté
La main de Kerouac
Un jour dressée par les hommes un jour de rage
Au cœur des dunes menacées.

La main verte plantée sur sa souche de saule
C'est la main féconde d'immortelles fleurie
La main étoile du chardon
La main fétiche des sables blonds
La main espoir des oyats
La main Amer.

Cette nuit-là
le vent soufflait autour de ses doigts gourds
La main recroquevillée claquait
La nuit hurlait à grands fracas de tôles
Une longue masse d'acier a fait trembler la dune
Et se pliant
Elle défia la main de Kerouac.

La carcasse du TK Bremen tremblait encore
Dans le bruit assourdi des galets
La main s'apaisa,
La lune la dessina
En lignes blanches d'écumes.

Ce jour d'orage, des milliers de mains se sont dressées
Au cœur des dunes.

Le 16 décembre 2011, le TK Bremen
s'échoue sur les Roches Sèches.

J'apprenais ses Mains

Madeline, trébuchait sur ses mots,
ils se dérobaient ou se précipitaient en désordre,
elle les secouait,
mais ils partaient par lambeaux.
Son regard se ridait, d'une frayeur indicible.
À force de mâcher des mots invisibles,
ses doigts s'agitaient à les deviner, un à un,
elle les ramassait au creux de ses mains,
elle les caressait et nous regardait de ses yeux doux,
peur à peur l'angoisse refluit.

De ses mains si frêles,
de ses doigts si roses et si fins,
elle écoutait les mains des autres,
cherchant la musique de nos voix
pour retrouver nos mains,
frottant nos doigts avec les siens.

Tout était simple,
puisque j'apprenais ses mains,
je lui parlais sur le bout de ses doigts diaphanes
ses yeux brillaient aux touchers de mes paumes.

Elle voulait fuir encore devant la mort
serrer à chaudes mains le mari perdu,
et lui hacher des mots.
je la regarde craquer ses doigts,
comme des poings posés juste entre des mots.

Me manqueront ses genoux rouges,
et ses mains devenues bleues.

À Madeleine Rioche
Le Cantou Vannes

Les Mains de Pierre

Caressant la traverse de chêne,
la main de Pierre hésitait, le bois respirait encore,
la main calleuse cherchant l'âme du bois, ses fibres
son odeur, d'un sommeil de tant d'années.

La gouge glisse, suit le fil du bois, se tait
Il faut creuser les pupilles, écouter,
les yeux de Job fixent le regard du sculpteur
son visage semble l'interroger,
Parle ! Pourquoi m'as-tu créé ?

La main n'était plus guidée par Pierre,
mais par un appel,
une détresse incrustée dans le bois,
les mains endolories par le labeur.

Les mains s'étiraient,
se décrassant l'une à l'autre,
le temps de se rappeler les heures
frottées à lustrer son visage.

Elles gardaient en creux, dans leur mémoire,
ce qu'elles avaient sculpté, agencé,
aussi précisément que le ferait un dessinateur
sans la dureté de la mine.

Comme un aveugle,
ses belles mains tannées glissaient
lentement de son visage à l'autre visage,
étreintes par la peur qui émanait du vieil homme.

Job, l'homme debout de bois vêtu,
lignifié par les mains du sculpteur
en un soliloque douloureux,
Parle ! Pourquoi m'as-tu créé ?

Hommage à Pierre de Grauw Sculpteur
Pont-Scorff 2016

Prendre ta main

Le ciel se fit sombre, chargé de bruines.
Le vent passait par toutes les fissures,
s'imprégnant de l'odeur du passé.
Et ils demeurèrent un moment sans parler,
sans se tenir par la main.
Mais leurs mains se sont juste rencontrées
pas tout à fait sûres
de ne pas rêver.
Chacun d'eux, loin l'un de l'autre, deux vies,
leurs mains n'étant que fragments,
soufflées au vent des souvenirs
craignant dans le sommeil de s'unir,
se touchant cependant,
dans le noir, comme des mains disjointes.

J'aimerais prendre ta main et combler ce vide,
ne pas rompre ce lien,
ne plus le déchirer.

VOYAGES



Les Feuilles

Feuilles d'automne
Des mots sur le merisier
Libres de naviguer.

*Le Guilvinec,
Dans le silence des prières*

L'océan bouillonnait,
le vent en rafales soufflait un goût aigre de cataracte
une tempête de tristesses et de rages
dans le silence des prières.

La mer durcit encore,
le thonier s'avancait entre les rochers ourlés d'écumes,
le phare du Guilvinec déchirait le ciel lugubre de ses
éclats réguliers
des paquets de mer faisaient trembler les âmes.

Terreurs gravées
des hommes restés au port.

Les vagues reprirent leur clameur déferlante
aux cris déchirés des goélands
une nouvelle gerbe d'écumes
claqua dans la nuit,
la mer redevenait fantomatique
dans le silence des prières.

Des ombres se mirent à danser,
glissant dans les éclairs du phare
une longue escadre de sternes
sur la crête des vagues
sans un bruit, sans un cri
hors de la pesanteur des flots,

transperçait le fracas de la nuit
dans l'espérance du jour.

A l'aube,
la houle s'épuisait dans le silence des prières.

Ouessant

Sous la clarté blafarde des nuits blanches
rien entre eux et le phare d'Ouessant,
rien entre eux et les étoiles,
juste le dérèglement du vent
déchiqueté.

L'Abeille Flandres fend les eaux.

Le vacarme s'enfle,
montent des voix qui appellent,
paroles figées en galets
depuis si longtemps, de tant de mots oubliés.
Mais le vent se réveille
une nouvelle fois,
l'espérance en bulles blafardes
brisée dans ces remous.

Entendaient-ils dans le blizzard,
ces voix venues d'autres lieux,
peut-être d'un paradis.

L'Abeille Flandres aveugle avance.

C'est un Thonier, le Sainte Marie qui lança l'appel,
Moteur noyé,
Un homme blessé.

Tous les rescapés, sont là, sauf un.
Dans un ultime effort pour sauver l'équipage,
le patron a voulu larguer un filet,
Il est tombé à la mer.

la carcasse de l'Abeille Flandre se découpa dans la
brume.

Avec les rescapés,
monte le chant des navigateurs
de tous les marins perdus dans l'écume d'Ouessant.

Quand parfois le vent s'affaisse,
le ciel offre des scintillements verts et bleus
des taches mouillées de rose à l'horizon,
une miraculeuse beauté envahit le rêve
dans ces quelques jaillissements de lumière.

L'Abeille Flandre avance obstinée à se taire.

Les soleils du Connemara

les paysages se firent plus amples,
secoués par les vents, Ils se brisaient,
se perdaient comme la mer éclatée par la houle
de si loin venue.

Le gris immuable des eaux installait sa nuit
un gris aux mille nuances de solitudes
un gris de peine aux jus noircis d'angoisses
un gris qui durait des jours, des semaines.

Le ciel se posait alors sur les toits de tuiles rousses
descendant en un brouillard sépia
jusqu'aux prés gorgés d'eau
et par plages couvrait la tourbe.

Alors, parfois,
un rai de lumière perçait ces cieus désespérés
il embrasait alors de couleurs
toutes les rancœurs du ciel.

Et la mer racontait un enfer flamboyant
de verts orangés
des rouges brûlés
des jaunes meurtris de bleus.

Ces jours de pluies aux ciels nimbés de lumières
Faisaient naître une autre vie
et enfanter les soleils du Connemara.

SILENCES



Mémoire

Flocons de mots
Déneigent
Le silence du passé.

Jeanne

La vie faisait sourdre
Ses premières vibrations
Ses yeux pétillants
Lisaient la musique des contes
Sa main dessina son nom.

Rien encore ne troublait ses silences

Et le silence s'enduisit de sommeil
Devint lourd
Un dernier souffle de sommeil
Glissa sur le front blême
Une femme s'éteignait.

Les mots feutrés de ses mains
Ne résonnaient plus
Les volets étouffaient la pénombre dérisoire
Remplissant ce creux
Effaçant l'espace pudique
De celle qui n'était plus

Les mots s'embrouillent dans ma mémoire

Un enfant jouait
Sur le parquet muet
Les yeux humides
Sans un cri.

Je me souviens de cette allée de pins

Je me souviens j'avais six ans
Je marchais souvent dans cette allée
Bordée de talus aux pins nouveaux
Où la brise était chaude et légère
Et où nul autre bruit ne flottait que celui du vent.

Pourquoi ces instants m'étreignent aujourd'hui
Encore
Dans un froissement de pins je sentais la brise
M'engourdir de l'enfance
Ce voile de peurs m'enveloppait

Bruits couvés
Rien d'autre que le vent
Et pourtant quelqu'un me parlait
Un frou-frou duveteux que le silence berçait
Me baignait je crois

Alors une décharge dans ma poitrine
Me coupa le souffle
Haletant en puérils soubresauts de ma mémoire
La douleur passa.

Seules des brindilles aux senteurs épicées craquaient
Des parfums indéfinissables
Le vide me lavait
Ce vide m'apaisait
L'absence me comblait enfin
Ma main seule écoutait
Nul autre bruit que celui lent du vent
Doux sans doute pour me couper du temps.

Le silence de mon père

Le silence de mon père
ne ressemblait pas à celui du dimanche
ce silence de pain frais et de chemise blanche,
de promenades à pas lents,
qui ressemblent à une trêve.
Le sien était plus sombre
comme un ciel de novembre
plus lourd
enlisé dans les replis du temps.

Un silence venu de loin,
plombé par des pierres
six longues pierres disjointes
tombées une à une
pour mieux prendre le temps d'y inscrire les années
avec une régularité de métronome.
Une valse à six temps, sans temps morts,
pour ne pas les réveiller, ses morts.

Un silence qui éclatait parfois
pour tuer le funeste destin.

Alors les mots étaient comme ses silences
lourds, gris, enlisés, pierreux,
la valse des mots que l'on prononce
et que l'on regrette.

Quand la honte et les remords
finaient par tout recouvrir,
le silence devenait alors bien plus qu'un silence,
une ombre,
une ombre muette qui ne savait plus par où passer.

Le silence, que je pose sur l'écorce des arbres

L'enfant n'est plus qu'un long silence.
Il a entendu dans la pénombre des bruyères,
dans le recueillement des fougères,
sa voix,
elle s'était effacée pourtant
diluée dans sa mémoire.

Ni sa bouche, ni son regard,
ni ses mots ne lui reviennent,
mais elle !
Comment aurait-elle pu oublier ses mots d'enfant.
Il est grand maintenant.
A huit ans il n'aura plus peur de son père
engagé par la souffrance,
muet, reclus.
le silence guide ses pas.

Seul,
je suis le seul à les lire ses mots sur les bois des vieux
trembles,
couverts d'humus.
seul à les comprendre,
puisque je suis le seul
à qui maman parle une langue si étrange.
Le silence de maman où il fait bon vivre.

Elle s'était assise,
un jour elle m'avait pris tout contre elle.
je contemplais son visage,
elle m'avait parlé,
longuement,
comme jamais encore elle ne m'avait parlé.

Elle l'avait fait j'en suis sûr,
pas besoin de preuves, les enfants le savent.
L'enfant revoit son visage,
Le visage de ce jour-là.

Lavé de tout, juste empreint de son amour infini.
Cette photo retrouvée, maman a 17 ans,
ce visage flou qui me sourit.

Je ne t'ai pas abandonné, car l'enfant m'aurait suivi,
un enfant comprend tout.
Oui, tu le retrouveras mon visage
les mères ont ce visage-là,
celles qui ont su retenir leurs pas.

Qui pouvait savoir ce que serait le prochain pas ?
Dans ma tête il y avait une grande place vide,
pour que ma mère tournoie encore.
Je découvrais le silence qui habite mon corps.

L'enfant tel un funambule n'a pas encore choisi,
de quel côté il allait tomber.
Tout le monde dit et répète que je peux parler
quand je veux.
Mais je ne peux plus.
Seul le silence me protège du vide.

Peut-être que demain les mots
couleront de ma propre main
et raconteront cette traversée
que caressa un jour la robe rouge fanée de ma mère.
Un conte, un chemin que je tracerai pour lui parler
comme si elle même me racontait mes premiers pas,
rentrer dans son intimité sans la dérouter.

Lui calligraphier ma fascination de la forêt
en foulées sonores, fluides et colorées.
Son imaginaire, ses rêves
je les porterai aux prémices de l'espoir.

COSMOS

宇宙

Lune

La renoncule
A mis son manteau
De lune

Ce soir sur BAAM

Jour après jour
Les caravanes s'avancent inlassablement
Depuis plus de mille ans

Jour après jour
Le livre du temps pioche la terre
Et les hommes creusent de leurs soies mille et un abris

Et le ciel agrandi de mille et une étoiles
Toujours les ramènent
A la cité de BAAM

Ces jours et ses milliers de pas
Les enfants les ont bus
En se couchant à l'ombre une dernière fois

Du plus haut des astres
Mille bruits ont déchiré la terre
Et la terre en grelottant les a pris

Ce soir quinze mille étoiles pleurent sur BAAM
Pour toujours.
Il n'y a que le sable et le vent sur BAAM
Pour entendre tomber les larmes.

Iran-Baam-Tremblement de Terre 26 Déc 2003

L'étoile du berger

Les brebis émergeaient de la brume
Derniers jours avant les froids
Une torche effleura leur laine embuée de rosée
Le berger raccrocha de sa houe les étoiles.

Une ombre un tourbillon de poussières
Sur les frémissements de l'aube
Sa cape noire tremble au vent
Sa main ouvre au loin la lumière

Lueur ouateuse sur un troupeau en éveil
Les agneaux se cachent
Éternels mendiants du ciel
Avec les gelées l'or des pâturages se fait rare

Du bout des lèvres la main respire la terre
Le froid sera bientôt là
Choisir le chemin d'Arès à Artienda franchir l'Aragon
On entend l'espoir des jeunes affamés

Les brebis s'enhardissent,
La grande plaine de Jaca s'ouvre
Le soleil atteindra son zénith
Des risées de latérite dessèchent les heures.

Adossé au chêne vert
Le berger imagine les astres les nuits
Sa main lui raconte la fièvre de la transhumance
Ses refuges ses orages.

Les grelots ont repris il faut gagner la colline
Le soleil a glissé derrière Foz de Lumier
Avec sa longue cape s'ouvre l'ombre du soir
S'enveloppant de nuit.

Une étoile brillait
Lumineuse comme fardée de givre.

Lune de sang

Nul souffle,
à peine le tutoiement des heures
dans un bourdonnement feutré
et le dense vrombissement des abeilles
nuage comme un halo
dans le faisceau
nacré de la lune,
nuit brûlante d'août.
Répit.

Un essaim de lune
glisse vers un vague tertre de pénombre.

Et l'enfant joue,
comme chaque soir vers la nuit tombée.

La ruche.
Une petite main en caresse le volet.
Battements d'éternité
de petites lunes de miel
tombent
en bulles incandescentes d'ambre,
sur une large feuille de lierre
y dessinant un cœur.

Puis le crépitement d'une arme,

des gouttes de sang

une à une

recouvraient le cœur de satin rouge.

Beyrouth 1982 dans le camp de Chatilla.

DIFFERENCES



Pousse de bambous

Les pousses de printemps
Cachent leurs différences
Indifférentes.

Quelles différences ? Je ne vois que l'ivresse

Face à ses pairs, les yeux clos, le grand sommelier
hésitait, le verbe suspendu il semblait sommeiller.

– Respire-moi ce nectar Jérôme,
le goûteur trembla en humant les arômes,
– je ne ressens plus rien, et j'en serai amer !
mon dieu, quel dessein m'impose ce mystère ?

Quel aveu !

Jérôme avouait son courroux,
le sommelier en accusait le coup
le nez se dérobaît,
l'odorat lui manquait,
sa passion le fuyait, maîtresse
de ses sens, ses coûteuses faiblesses.

On lui parla de robes, de couleurs
A défaut de saveurs.

– J'ai à vous dire, pour clore cette affaire,
une confiance, un secret, une tare exemplaire,
hilare Jérôme s'étrangla :
je suis daltonien, le blanc, le vert, le rouge ? Quelles
différences ?
Je ne vois que l'ivresse.

Je l'aimais salivant, un verre à la main
faire une prêche, un éloge, un quatrain,
sur le Château l'Angélus
l'embaumant de prunus
d'amandes ou de fruits défendus,
nous laissant confondus,
comme si chaque mot éblouissait ses sens,
chaque gorgée bue livrait une différence.

Il mentait, il n'avait rien senti le bougre
benêts nous l'écoutes foudre après foudre
en nous laissant berner par ses paroles divines.

- Oh mon frère que dis-tu à tes amis ? Décline !
- Quelles différences, qu'est-ce que ça change ?
- Cette fable à votre pardon, je la livre en échange.

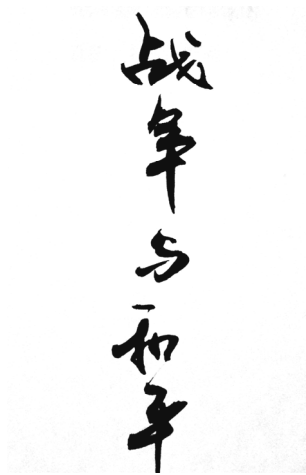
Quel magnétiseur devrait vous convertir
à une seule, et unique façon de ressentir ?

Des coquins dicteraient, le seul goût étoilé ?
Le vin est trop subtil, il sait se maquiller,

chaque cépage, chaque terroir, offre ses couleurs
amis aux cœurs serrés, soyons donc des frondeurs

noyons nos amertumes, buvons de liberté,
sous la robe se cachent des bulles d'éternité.

LA GUERRE OU LA PAIX



Avril

Les cerisiers en fleurs
Se taisent
Les canons brisent ses silences.

Giboulées d'avril

Avril, l'ivresse nous embaume,
la nature toute en fleurs
explose ses bourgeons, en éclats de couleurs,
les fruits, les bouquets s'étalent sur les marchés.
C'est la belle saison.
Sur Damas c'est le printemps
à l'ombre des bombardiers.
Dans les villages, c'est la belle saison des giboulées,
de bombes et de fracas.
Le vent porte la clameur des enfants qui se meurent
et les talus de braises des enfants qui se taisent,
les jeux pulvérisés, l'air et les peaux asséchés.
Alors viennent les mères, leurs sanglots étouffés
dans l'horreur du sarin, des bébés sont bercés
Au vent d'avril s'égouttent les pleurs d'enfants fanés,
On n'entend plus la clameur des enfants qui se meurent.

La guerre ou la paix

La Guerre est d'une patience mortelle
La paix du cœur est impatience

La guerre ignore
La paix découvre

La guerre sème la haine
La paix efface les différences

La guerre devient poussières, décombres suffocantes
La paix respire le miel, la terre et les embruns

La guerre est rouge
La paix est neige

La guerre est la grenade dans la main du démon
La paix la plume des doigts de Dieu

Avec la guerre fleurissent les camps de réfugiés
Dans la paix fleurissent les champs de graminées

La guerre interdit l'art
Paisiblement l'art se gorge de couleurs et de danses

La guerre des braves cherche ses héros
La paix attire le sage la paix partage l'eau

La guerre ternit les âmes
De l'âme jaillit des étincelles de paix

Les mercenaires négocient la paix contre des armes
La paix verse le tribut de la guerre à ses marchands

la guerre enlève l'espérance
La paix dessine la liberté

La guerre engendre le chaos
La paix nourrit la vie

La guerre élimine les vivants sans effacer les morts
Les morts auront la paix les vivants le remords

La guerre se paie au prix du sang
La paix prie son Nobel

La guerre des communiqués
Dans le silence de la paix ?

La guerre s'en chargerait ? De la paix ?
Mais la paix trébuche, cessez le feu !

La guerre couve encore la haine est rancunière
La paix s'enfonce encore un peu plus dans l'ornière

La guerre ? Vous n'avez plus que cela à nous dire !
Foutez-nous la Paix !

La Paix en vert, en bleu, en blanc, en noir, en rouge
La guerre tache de sang les innocents.

LE BLANC ET LE NOIR



le Zèbre

Un zèbre en marche
Au printemps
De l'espoir.

Calligraphie

L'hiver s'incruste
Au cassant des tourbières
Dans le brouillard écharpe la laine grise.

La triste ardeur des frênes déchire le silence
Que parfois un souffle de soleil dévoile
D'un rose éphémère.

L'hiver pâle mélancolie de terres tachetées.
Noir dessein.

Un renard au brun pelage
S'évade sur la blancheur des prés
Son ombre fuyante affole
De sombres pensées

Il fouille le blanc manteau
Se retourne marque la neige
Noir présage

Mais bientôt la tache s'efface
Et sur la blancheur du ciel
Seul l'arbre dessine une calligraphie muette.

Noir soleil,
Laisant la nappe blanche.

Les fissures de l'aube

Étrange cet homme,
perdu en descendant du train.
Ses yeux étincelaient,
sa peau noire brillait.

Le papier à sa main scintillait
pour nous lire,
centre pour aveugles d'Hennebont.
Cet homme étrange
ressemblait à un joueur de NBA,
immense,
maladroit comme un nouveau citoyen.

En souriant son rire étouffait des paroles
ses lèvres murmuraient une quête entre des souvenirs,
une vague,
une déferlante monta à ses paupières
une vague de trop.

Ses yeux se fermaient,
pour revenir à la surface
il lui fallait rouvrir ses yeux opaques.

Mais une nuée de débris dans le noir,
et le froid de la mer,
le submergeaient,
l'écume maintenant coulait sur ses joues
sa mémoire se déroba.

Étrange,
il me semblait le connaître comme un ami d'avant.
Ses yeux brillants
sa main toute cabossée reflétait
sur sa peau noire
les fissures de l'aube.

Ses yeux s'enflammèrent,
si jeune,
un chagrin venu de si loin
et sa peau si belle avec sa canne blanche
comme un sourire de Bamako.

Une colère noire

L'homme a peur il est blanc
comme un linge,
il est noir la peur au ventre.

Le blanc se maquille
le noir s'estompe.

Le blanc s'affiche
le noir ne se voit pas.

Le noir a de l'humour
la blanche se fait des idées noires.

L'un dit blanc
l'autre s'encre de noir.

Ils ont tiré à blanc ils ont dit qu'il était noir.

Le noir n'est pas rouge,
mais noir de colère,
un cri, une douleur,
un hurlement primal devant le corps inanimé
de son ami Prince Jones.

Une fois encore le policier qui l'a tué n'est pas inquieté,
n'est pas condamné.

Le noir est une force de la nature,
le blanc, agent impuissant des lois de la nature,
résultat d'un malencontreux
mais immuable fait racial.

L'homme a peur
il est blanc comme un linge,
Il est noir la peur au ventre.

hommage à
Une colère noire (Editions Autrement) de
Ta Nehisi Coates
lettre adressée à son fils de 15 ans.

J'avance toujours quand je suis dans le noir

À Chantal

La neige grésille,
complainte aux doux accents de noisetiers.
La neige étoffe contre le froid se plie,
je ferme les yeux pour mieux voir la nuit,
te rappelles-tu de nos silences ?

Je n'ai plus peur dans le noir, j'avance.
La neige de notre enfance toute tâchée de noir,
se cherche un toit,
une maison peut-être, un apprentis
taché de suie.

La neige tombe sur les mots paumés sur nos chemins.

Ma sœur s'est vidée de sa vie,
la neige pleure à gros flocons
le ciel pourtant est cotonneux.
C'est si bon pour dormir un ciel blanc comme le linceul
nulle peine ne nous séparera si je pense à me taire
j'avance dans le noir, toujours pour te rejoindre
pour te prier de me donner tes yeux.

Le soleil brillera, tu dormiras, je te bercerai
dans les plis de la neige, douce comme toi,
froide comme toi,
je penserai à tes cheveux,
toujours à tes cheveux qui dansent.

Je les couvrirai, je les arroserai de sommeil.
Puis viendra la neige encore et toutes ces taches
ces taches noires qui pleurent, et ce vent qui grésille.

COMBATTRE



Le Chant des Cèdres

Jour des cendres
C'est le grand cèdre qu'on abat
Dans un fracas le ciel cria.

Pour ne plus oublier

Il y a tant de choses qui vibrent et qui résonnent
Tant de couleurs et de cris
Tant de ciels changeants et tant de douleurs
Tant de mal de vivre
De combattre
A renaître

Sa mémoire me hante encore

Je suis submergé par le silence
Noyé de sa nostalgie
Je plonge dans des souvenirs indicibles
Mon cœur ruisselle
Mes digues lâchent
Et par vagues rejoint l'oubli

Il n'est pas encore venu le temps
De laisser les armes
Le temps où mes jambes ne me porteront plus

Lassé de vivre
Blessé à mourir.

Mon esprit aura-t-il l'énergie ?
Nous aurions eu des œuvres lumineuses à construire

Peindre l'absence
Combattre le silence

Vaincre nos propres renoncements
Se battre encore jusqu'à la prochaine stupeur
Jusqu'aux prochains tremblements.

Les violons de l'espoir

Mai 1981 Belfast

Les grévistes de la faim s'agrippaient,
reliés à une corde invisible et implacable,
celle qui servira fatalement,
pour dénouer une fin devenue prévisible,
tendue comme la corde fine du violon.

Dans les couloirs de la prison de Maze,
Bobby Sands agonisant
coche le 65ème jour de sa grève contre la faim.
Dans ces couloirs balayés par les vents
c'est la peur qui monte de la terre.
La peur comme une empreinte
incrustée dans chaque objet,
sur les vêtements, une odeur tenace,
une odeur de noire fumée, de suie, de tourbe.

Et bientôt viendra l'odeur du chagrin
et sur les draps une ombre,
celle de l'ouvrier devenu soldat à la carcasse vide.
Le gouvernement anglais de Mme Thatcher
reste inflexible, il ne bouge toujours pas.
Pour Margaret Thatcher :
"A crime is a crime".
Bobby Sands s'est tu le 5 mai 1981.

Un gamin s'est levé, il pressent l'impossible,
il suit dans la nuit le même chemin,
la prison a pris dans le faisceau
d'un lampadaire moribond la couleur de la cendre.
Ils sont tous là, ceux de sa garde rapprochée.

Lui, Adrian Ségalen, le petit breton,
était là pour l'Irlande, le violon à la main,
pour se perdre dans leurs regards
quand son violon reprenait leurs ballades.

Son arme, son violon, son Vatelot,
avait la douceur du velours,
dégageant le parfum d'une fleur immortelle.
L'aurore naissante remplissait le silence,
le ciel tremblait rouillé de brumes
« The Foggy Dew » déchira la nuit,
Le violon parla aux morts à tous les morts de l'Irlande
berçant une fois encore Bobby Sands.

Le 7 mai, dans un ultime hommage à son Héros,
Belfast se dressa,
Bobby Sands député
à la Chambre des communes du Royaume-Uni.

Dans un silence glacial,
l'archet repris les mesures de Foggy Dew.

Tous se levèrent, les enfants, les chiens, les affamés,
les agonisants, toutes les mères ;
les larmes étouffaient les voix,
tout se mettait à vibrer et son violon
grondait plus grand que leur colère.

Il était l'étranger de l'Irlande,
l'étranger aux chants désespérés,
était de Newtown Abbey, un peu de Cork,
un peu chacun des prisonniers ;
il était devenu, gréviste de la faim,
il était le regard de Joss, le sourire de Jim,
l'oreille de Billy.
Il s'était frotté à cette terre,
bousculé par des hommes effrayés par leurs voix.
Seul le silence couvrait l'absence du martyr,
repoussant les démons.

Les préjugés et la religion sournoisement s'invitaient
pour désigner les coupables,
" on ne peut défier la communauté
ni défier le passé, ni défier les prêtres ",
certains savaient manipuler ces forces obscures,
manipuler la mort comme le mauvais génie,
où la cruauté est aveugle
autant que le courage des insurgés est infini.

Les accords se diluèrent dans la pluie,
comme si le silence priait,
des paroles fondues dans l'immensité du vide à venir,
des morts de la faim à venir,
pour crier avec ses enfants
dans l'attente tragique de l'espoir.
Et la paix garderait un goût amer
avant que la neige ne tombe
et que les tombes ne refleurissent.

*D'autres détenus décéderont de la même façon au cours
des semaines qui suivront, provoquant des manifestations
et des émeutes. Les détenus renonceront à la stratégie des grèves de
la faim en octobre 1981. Ils voulaient seulement,
simplement protester contre le refus des autorités britanniques
de leur accorder le statut de prisonniers politiques.*

Vannes, le 9 septembre 2018.

Sommaire

<i>PARTIR</i>	15
Ils sont partis, avant nous.....	16
Tu viens.....	18
L'errance.....	19
Un fol espoir.....	20
<i>EXISTER</i>	23
Exister encore.....	24
Il neige.....	25
Ne me cherche plus.....	26
Cette voix de la nuit.....	27
<i>LES COULEURS</i>	29
Aux couleurs de l'automne.....	30
Couleurs de vie.....	32
Un visage.....	33
<i>DÉCOUVRIR</i>	35
Une quête.....	36
La Roche écrite.....	37
<i>LA MAIN</i>	39
Je te demande ta main.....	40
La main des roches sèches.....	41
J'apprenais ses mains.....	43
Les mains de Pierre.....	45
Prendre ta main.....	47

<i>VOYAGES</i>	49
Le Guilvinec dans le silence des prières	50
Ouessant	52
Les soleils du Connemara	54
<i>SILENCES</i>	55
Jeanne	56
Je me souviens de cette allée de pins.....	57
Le silence de mon père.....	58
Le silence que je pose	60
<i>COSMOS</i>	63
Ce soir sur Baam.....	64
L'étoile du berger.....	65
Lune de sang	67
<i>DIFFÉRENCE</i>	69
Quelles différences ? Je ne vois que l'ivresse	70
<i>LA GUERRE OU LA PAIX</i>	73
Giboulées d'avril.....	74
La guerre ou la paix.....	75
<i>LE BLANC ET LE NOIR</i>	77
Calligraphie	78
Les fissures de l'aube	79
Une colère noire	81
J'avance toujours quand je suis dans le noir.....	83
<i>COMBATTRE</i>	85
Pour ne plus oublier	86
Les violons de l'espoir	88

Mes Remerciements

Le livret audio, Les fissures de l'aube

est lu par Emmanuel Delivet, comédien.

L'accompagnement musical au violoncelle est de Bruno Cocset et de son groupe les Basses Réunies, sur des extraits de *La Nascita del violoncello* de Domenico Gabrieli, ou *La Naissance du violoncelle*.

L'enregistrement initial a été effectué dans le Studio de Jérôme Pagès à Rennes, puis l'ensemble a été réenregistré et mixé au Studio de Vannes de David Arhuis.

Mes remerciements élogieux pour la qualité du livret.

À écouter en ligne ici :

<http://www.editions-harmattan.fr/livre-9780123456789>

ou

<http://www.editions-harmattan.fr/auteur-35933>

Je suis reconnaissant aux lectures bienveillantes et rigoureuses de mon épouse, Annick Rioche.

Je remercie Caroline Callant d'avoir formulé de nombreux avis et des remarques judicieuses sur la préface et la quatrième de couverture. Son expérience au sein de la revue *Traversées* m'a permis de finaliser le recueil.

POÉSIE

AUX ÉDITIONS L'HARMATTAN

Dernières parutions

ÉCLATS

Giovanni Dotoli

Collages de Patrick Navai

Ce livre rassemble des "éclats" de poésie de Giovanni Dotoli qu'accompagnent harmonieusement les collages de Patrick Navai. C'est une poésie autant des mots que des images qui vous accompagnera au fil des pages.

(Coll. L'Orizzonte, 144 p., 25 euros)

ISBN : 978-2-343-15872-3, EAN EBOOK : 9782140103025

CHOEUR À COEUR

Poèmes

Khalil Diallo

Choeur à coeur est une invitation à découvrir l'histoire d'une existence guidée par un poème. À travers figures de rhétorique, récits, rythmes et émotions, ce recueil dépeint la condition humaine vue par un quart de siècle de poésie.

(Coll. Harmattan Sénégal, 120 p., 12,5 euros)

ISBN : 978-2-343-15788-7, EAN EBOOK : 9782140102257

GOUTTES DE LARMES

Poésie

Boubé Bali Saley

Préface de Koffi Boko

Gouttes de larmes est l'expression d'un « mal-être » partagé entre l'espoir et le désespoir. Sur un ton lyrique, Boubé Bali Saley fait recours à l'esthétique de la poésie orale traditionnelle africaine pour évoquer le désarroi de l'homme du XXI^e siècle pris dans le piège de l'illusion d'un bonheur aléatoire.

(76 p., 12 euros)

ISBN : 978-2-343-15888-4, EAN EBOOK : 9782140101793

À TOI SYRIE ?

Recueil de poèmes

Dolly Tabet

Pénible l'attente d'une paix qui tarde à venir, son heure n'a pas sonné aux oreilles des vizirs. L'auteure, originaire d'Alep, vit les événements tragiques depuis leur éclatement au printemps 2011 et les transcrit par des récits, sous forme de poèmes, poignants de douleur et de révolte. Un cri d'indignation démontrant la complexité de l'Orient à travers l'universalité des valeurs humaines.

(64 p., 10 euros)

ISBN : 978-2-343-15543-2, EAN EBOOK : 9782140098888

PRÉLUDES ET FUGUES

Alain Hoareau

Fil de vie, fil des voix, comme dans sa forme musicale, où chacune conserve son propre sens, sa propre distance, tout en s'accordant aux autres. Prêtez l'oreille au déroulement des lignes, cela s'entend comme la conversation du quotidien.

(Coll. Poètes des cinq continents, 78 p., 12 euros)

ISBN : 978-2-343-15796-2, EAN EBOOK : 9782140100062

AU FIL DU VERBE CRÉATEUR

Pensées

Mamadou Moustapha Ndao

L'ensemble des textes s'articule sur trois choses fondamentales : Faire le bien, Procurer du bonheur aux autres, Vivre pour l'essentiel. Il faut s'évertuer à être et rester un modèle qui, s'il est reproduit, harmonise la société. Il faut éviter de vivre et mourir comme des moutons de Panurge : sans objectifs à atteindre et ne jamais promettre ce qu'on ne fera pas.

(Coll. Harmattan Sénégal, 84 p., 12 euros)

ISBN : 978-2-343-15121-2, EAN EBOOK : 9782140099892

LUEUR D'ESPOIR

Recueil de poèmes

Djeti Soumano

La mort du grand-père de l'auteure fut une source d'inspiration qui la propulsa dans la poésie mélancolique. À la lumière de ce qu'elle vit quotidiennement, elle écoute la voix de son cœur. À travers ses vers, elle nous fait voyager dans son monde, un monde rempli de tristesse mêlée à de courts instants de bonheur. La poésie est une lueur d'espoir qui la console. Ce recueil de poèmes fera partager ses sentiments les plus profonds, exprimant l'amour et la douleur.

(Coll. Harmattan Mali, 74 p., 10,5 euros)

ISBN : 978-2-343-15544-9, EAN EBOOK : 9782140099878

ERRANCES

Entre la ville et la mort

suivi de Le livre du désert

Charles EBGUY

Ce nouveau recueil est une histoire d'errance. Ou plutôt d'errances. L'errance dans la ville, et l'errance au désert, dans la ville grouillante, dans le désert aride. Une histoire pleine de détours et de mouvement, l'histoire d'un juif errant et d'un lieu différent, l'histoire de deux errances et d'une même solitude. « Entre la ville et la mort » nous fait partager une déambulation dans une ville, la ville, où la vie parade, mais où la mort est là, présente, pesante, où les pierres et les visages sont la mémoire des morts.

(Coll. Poètes des cinq continents, 106 p., 13 euros)

ISBN : 978-2-343-15693-4, EAN EBOOK : 9782140098925

LE MUEZZIN

Poèmes

Alphousseyni Cissé

Le Muezzin est l'oeuvre d'un poète mystique en contact permanent avec l'Ineffable et l'Invisible. Ainsi, par la recherche d'intensité, Cissé, dont on sait à quel point la pensée est marquée par celle d'Al-Gazali, fabrique littéralement un délire où les signes vont voyager au-delà de leur situs d'origine. Le poète prononce une parole totale, une parole cosmique qui exprime l'univers. Cette parole-là est un appel, elle restaure l'espoir, le plus beau mot du langage humain après l'amour. Car il faut que l'espérance l'emporte sur le reste. (Alioune-B. Diané)

(Coll. Harmattan Sénégal, 96 p., 12,5 euros)

ISBN : 978-2-343-15565-4, EAN EBOOK : 9782140099304

LES FLEURS DE L'EXIL

Poèmes

Oumar Sivory Doumbouya

Les poèmes qui composent ce recueil ont été rédigés alors que l'auteur se trouvait loin de sa Guinée natale. Il considère chacune de ses compositions comme étant une fleur, dont les strophes et vers, rimés ou pas, constituent des pétales avec lesquels toute lectrice ou lecteur pourra s'encenser à volonté.

(144 p., 15 euros)

ISBN : 978-2-343-12765-1, EAN EBOOK : 9782140097997

MES IDENTITÉS REMARQUABLES

Poèmes

Oumar Sivory Doumbouya

Mes identités remarquables est constitué de textes poétiques qui évoquent des personnes, objets ou événements admirés par l'auteur et qui ont contribué à sa formation culturelle, personnelle et intellectuelle. Il s'agit soit d'icônes telles qu'Angela Davis, W.E. B. du Bois ou Miriam Makeba, d'un tableau artistique peint par une amie mais aussi de faits historiques retracés sous forme de films.

(118 p., 14 euros)

ISBN : 978-2-343-12766-8, EAN EBOOK : 9782140098048

PETITS RIS HEIN

poèmes

Mouhamadou Fallou Diop

Engagés, sincères et surtout d'actualité, les poèmes de ce recueil sont un courageux appel à l'antiterrorisme, à la philogynie, à la protection de l'enfance. L'auteur place ici son ouvrage dans l'évocation et la célébration de certaines des belles choses honorables de la vie comme les sentiments d'amour, d'amitié ou de solidarité.

(Coll. Harmattan Sénégal, 58 p., 10 euros)

ISBN : 978-2-343-15398-8, EAN EBOOK : 9782140098505

NECTAR

Poèmes

Mansour Ngom

"Accourez, monde de plume et de pinceau, / Profitez de mes eaux qui migrent vers vous, /, Qui composent des lettres et des figures. / une invite dans un univers poétique symbolisé par le nectar, / un liquide indispensable dans la production végétale mais / aussi une boisson mythique. / Le sentiment d'une nécessité de communiquer est ici / assimilable aux vagues de la mer / qui se hâtent pour achever des notes.

(Coll. Harmattan Sénégal, 52 p., 11,5 euros)

ISBN : 978-2-343-15546-3, EAN EBOOK : 9782140097829

TESTAMENT DU DÉSERT

Chehem Watta

Préface de Jean-Dominique Pénel

Dans ce Testament du désert, Chehem Watta tente d'échapper aux certitudes, de dépasser la métaphore du monde perdu et d'accepter le dérèglement des horizons nomades. Ce recueil évoque le temps du désert et sa gloire... Testament du désert pose deux questions dans quelle(s) langue(s) écrire le désastre des gens du désert ? Comment écrire le silence, lui donner sens, dans une oeuvre poétique ?

(Coll. Poètes des cinq continents, 206 p., 19,5 euros)

ISBN : 978-2-343-14764-2, EAN EBOOK : 9782140096150

FLORILÈGE DE SOUVENIRS

Poèmes

Serigne Amadou Mbengue

Préface de Alioune Badara Bèye

Florilège de souvenirs est un recueil qui valse entre les hommages, les souvenirs, les valeurs, l'évasion, la spiritualité, la contemplation. des thèmes éclectiques, reflets de les états d'âme du poète.

(Coll. Harmattan Sénégal, 56 p., 10 euros)

ISBN : 978-2-343-15399-5, EAN EBOOK : 9782140097393

DE L'INSTANT À L'ABÎME

Poèmes

Marie-Didier Aboa

L'auteur tente ici de combattre les platitudes des modernistes qui ont empoussiéré l'art littéraire poétique. C'est à tort que le poème est jeté en pâture et en désuétude aux rêveries insipides. Il exerce un aiguïsement à la conscience dont l'homme aujourd'hui s'échappe par une triste complaisance de surface. L'homme moderne est poétiquement froid. Si cette « mort » semble tristement une conjoncture de notre vie modernisée, il y a encore des âmes humaines pures qui sentent le bruit.

(Coll. Harmattan Sénégal, 76 p., 11 euros)

ISBN : 978-2-343-15434-3, EAN EBOOK : 9782140097645

STRUCTURES ÉDITORIALES DU GROUPE L'HARMATTAN

L'HARMATTAN ITALIE
Via degli Artisti, 15
10124 Torino
harmattan.italia@gmail.com

L'HARMATTAN HONGRIE
Kossuth l. u. 14-16.
1053 Budapest
harmattan@harmattan.hu

L'HARMATTAN SÉNÉGAL
10 VDN en face Mermoz
BP 45034 Dakar-Fann
senharmattan@gmail.com

L'HARMATTAN MALI
Sirakoro-Meguetana V31
Bamako
syllaka@yahoo.fr

L'HARMATTAN CAMEROUN
TSINGA/FECAFOOT
BP 11486 Yaoundé
inkoukam@gmail.com

L'HARMATTAN TOGO
Djidjole – Lomé
Maison Amela
face EPP BATOME
ddamela@aol.com

L'HARMATTAN BURKINA FASO
Achille Somé – tengnule@hotmail.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE
Résidence Karl – Cité des Arts
Abidjan-Cocody
03 BP 1588 Abidjan
espace_harmattan.ci@hotmail.fr

L'HARMATTAN GUINÉE
Almamy, rue KA 028 OKB Agency
BP 3470 Conakry
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN ALGÉRIE
22, rue Moulay-Mohamed
31000 Oran
info2@harmattan-algerie.com

L'HARMATTAN RDC
185, avenue Nyangwe
Commune de Lingwala – Kinshasa
matangilamusadila@yahoo.fr

L'HARMATTAN MAROC
5, rue Ferrane-Kouicha, Talaâ-Elkbira
Chrableyine, Fès-Médine
30000 Fès
harmattan.maroc@gmail.com

L'HARMATTAN CONGO
67, boulevard Denis-Sassou-N'Guesso
BP 2874 Brazzaville
harmattan.congo@yahoo.fr

NOS LIBRAIRIES EN FRANCE

LIBRAIRIE INTERNATIONALE
16, rue des Écoles – 75005 Paris
librairie.internationale@harmattan.fr
01 40 46 79 11
www.librairieharmattan.com

LIB. SCIENCES HUMAINES & HISTOIRE
21, rue des Écoles – 75005 Paris
librairie.sh@harmattan.fr
01 46 34 13 71
www.librairieharmattansh.com

LIBRAIRIE L'ESPACE HARMATTAN
21 bis, rue des Écoles – 75005 Paris
librairie.espace@harmattan.fr
01 43 29 49 42

LIB. MÉDITERRANÉE & MOYEN-ORIENT
7, rue des Carmes – 75005 Paris
librairie.mediterranee@harmattan.fr
01 43 29 71 15

LIBRAIRIE LE LUCERNAIRE
53, rue Notre-Dame-des-Champs – 75006 Paris
librairie@lucernaire.fr
01 42 22 67 13

